

Du parfum comme matière à transmettre

ARGUMENTS POUR
UNE ANTHROPOLOGIE OSMOLOGIQUE
PAR LA LITTÉRATURE

OLIVIER WATHELET UNIVERSITÉ DE NICE-SOPHIA ANTIPOLIS

Il est une manière de traiter des parfums dans la langue française que convoque le beau titre de ce volume —*les sentiers du parfum*— dont nous voudrions tenter l’esquisse. Il s’agit précisément de la dimension praxéologique du cheminement que mobilise la notion anthropologique de transmission culturelle. Au cours de ces vingt dernières années, une littérature conséquente s’est petit à petit constituée autour de la notion flottante de «culture des odeurs». Alimenté de travaux ethnographiques plus ou moins détaillés, mais aussi de recherches de nature plus philologiques portant sur les productions littéraires françaises en particulier, cette production nous montre aujourd’hui à quel point le sens de l’odorat engage, au contact de la matière parfumée, des domaines d’expériences où symbolismes et affects se nouent dans une configuration qui serait spécifique à chaque entité culturelle. Plus rare, par contre, sont les travaux qui ont tenté de comprendre dans quelle me-

sure la perception olfactive elle-même, au-delà des représentations, pourrait faire l'objet d'un modelage culturel. Selon la belle expression de l'historien Alain Corbin, il s'agit dans ce cas de «détecter la configuration de ce qui est éprouvé et de ce qui ne peut l'être au sein d'une culture, en un temps donné» (Corbin, 1990: 14). Ceci est le projet d'une ethnologie des perceptions olfactives pour laquelle tout, ou presque, reste à faire.

1 Construire une ethnographie de l'olfaction à partir d'écrits romanesques?

L'enquête que nous conduisons actuellement porte sur la transmission familiale des savoirs et savoir-faire olfactifs. Ce travail ethnographique mobilise un ensemble de techniques destinées à produire un matériau anthropologique à partir d'enquête auprès d'informateurs francophones (français et belges): entretiens semi-directifs (44), observation participante, mais aussi, ce qui est moins classique dans notre discipline, analyse de forums de discussions sur Internet (1919 tours de paroles extraits) et constitution d'un important corpus d'œuvres de la littérature française (765 ouvrages) d'une période allant de la fin du XVIIIe à la première moitié du XXe siècle. Nous voudrions ici nous attarder sur ce choix de méthode. Bien que réputé sans parole (Howes, 1986), l'olfaction trouve dans l'écriture, comme nous allons le montrer, un moyen original pour déployer ses nuances dans des directions que ne rendent pas toujours accessible l'entretien ou l'observation.

Pour aboutir à cette conclusion, il nous faut engager la réflexion à une autre échelle, celle du rapport ethnographique

à l'œuvre romanesque en général. Ce choix peu banal en anthropologie, qui consiste à considérer les œuvres écrites endogènes à sa propre culture comme matériau ethnologique, n'est cependant pas sans précédent (Toffin, 1989), bien que l'écriture ordinaire, domestique, soit aujourd'hui préférée aux productions proprement Littéraires (Fabre, 1993 & 1997). On l'a bien montré, même lorsqu'elle s'engage dans la voie du naturalisme, l'écriture romanesque n'échappe pas aux idéologies de son temps, quant bien même il s'agirait de défendre une version en marge de l'intelligentsia dominante (Mitterrand, 1973). A ce titre, le caractère documentaire de l'œuvre se réduit à sa dimension idéologique, politique, voire symbolique.

Historien consciencieux, Alain Corbin a ainsi échafaudé sa magistrale étude consacrée à l'imaginaire social de l'odorat aux XVIIIe et XIXe siècle, *Le miasme et la jonquille* (1986), en prêtant attention aux régimes de valeurs constituant les sous-bassements des textes, au détriment de la «qualité réaliste» des anecdotes rapportées dans celles-ci. Le texte à valeur de matériau ethnographique en ce qu'il permet de nous saisir de valeurs et de représentations sociales, collectivement partagées. Si Zola a pu prétendre, avec *L'assommoir*, écrire «le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple» (1877), la description olfactive des univers ouvriers servait pourtant le dessein général de son oeuvre en «présentifiant» le déterminisme social quasi génétique qui, toujours, empêche l'homme d'échapper à sa condition première.

On peut néanmoins faire valoir quelques arguments qui nous invitent à mobiliser ce «réservoir ethnolinguistique» considérable qu'est la littérature française pour tenter de mieux comprendre le fait de sentir (Rey-Hulman & Boccara,

1998) en tant que performance et non plus comme manifestation d'un système moral présent en arrière plan du texte.

Cet argument, on le retrouve notamment chez Edward T. Hall, anthropologue américain, spécialiste des rapports culturels non verbaux à l'environnement —à qui nous devons, entre autres, le concept de *proxémie*¹— qui a construit l'essentiel de son important corpus sur des méthodes d'observations visuelles non intrusives (Hall, 1974). Malgré cet intérêt pour l'observation des comportements réels, il soutient qu'«un examen des impressions sensorielles de l'écrivain est une très bonne approche de son monde perceptuel» (cité dans Winkin, 1981: 213). Son raisonnement est le suivant: pour que la communication entre le livre et son lecteur fonctionne, il faut qu'un minimum de correspondance existe entre les «mondes sensoriels» de l'auteur et celui des récepteurs de l'œuvre. Quels sont ces mondes? Nous faisons l'hypothèse que la réponse à cette question constitue un objet ethnographique important pour comprendre les faits de transmission du sensible. Prenons, parmi mille autres, telle anecdote:

Voilà le seul extra, la seule folie, le seul luxe de ma vie de Paris, depuis que j'y suis. Il y a aussi l'achat d'un géranium et d'un rosier, puis d'une motte de terre où étaient attachées des marguerites. Chaque fois que j'avais trois sous que je pouvais dérober à la colonie —sans voler (c'était assez du remords du muscat)— chaque fois, j'allais au Quai aux fleurs cueillir du souvenir. Pour mes trois sous j'emportais la plante ou la feuille qui avait le plus l'odeur du Puy ou de Farreyrolles; j'emportais cela en ca-

¹ La *proxémie* est l'étude des variations culturelles de l'espace interpersonnel, rapportées aux différentes modalités sensorielles qui servent à le définir (Hall, 1968).

chette, entre mon cœur et ma main, comme si je devais être puni d'être vu! tant j'avais envie —et besoin aussi— dans cette boue de Paris, de me réfugier quelques fois dans les coins heureux de ma première jeunesse!

(Vallès, 1881: 48-9, souligné par nous)

Que l'événement décrit se soit effectivement déroulé ou non importe finalement assez peu², malgré le fait que l'extrait rapporté ici trouve écho dans la littérature ethnologique (Sutton, 1998: 2001), ainsi que dans notre propre enquête ethnographique par entretiens. Car le lecteur y adhère, il identifie la logique du sensible à l'œuvre, convient de son caractère grammaticalement juste s'agissant de l'économie des perceptions qu'il met en scène. Non seulement cet extrait pointe la valeur mémorielle et nostalgique des parfums de l'enfance, mais il montre à quel titre il est possible d'y répondre positivement en capturant cette subjectivité, l'odeur à proprement parler, à l'aide de supports matériels choisis à dessein. En déplaçant dans l'espace le support matériel de l'odeur, c'est sa reproduction dans le temps qui devient possible au-delà d'une mémoire morte, enfuie:

Ma pauvre enfant adorée, je t'envoie tout ce qui me reste de toi, tout ce qui gardait encore ici ton parfum, un peu de ta présence. Ma chérie, toi qui crois à l'âme des choses, j'espère encore que celles-ci te parleront de moi sans colère.
(Colette, 1902: 202)

2 Le récit de Jules Vallès contient cependant une forte composante biographique, comme plusieurs des textes mobilisés ici.

Cette expérience du déplacement dans l'espace et le temps que rend possible la perception des odeurs est au cœur des entretiens que nous avons conduits, évoquant ainsi des *pratiques* partagées au-delà des singularités de chacun. C'est précisément à cet endroit que, quittant le registre de l'idiosyncrasie de l'expérience olfactive singulière, l'auteur et le lecteur se rencontrent, nous autorisant dès lors à engager le vocable de «culture olfactive» et/ou «sensorielle», selon l'échelle et le type de matériau que nous travaillons. Il s'agit à cet égard d'une expérience du sensible, renvoyant à une logique propre au locuteur francophone.

Nous disposerions ainsi de deux entrées pour mettre sur pied une ethnographie, bénéficiant d'une lecture attentive d'un corpus romanesque, dans le registre du sensible. La première engage l'enquête du côté de l'arrière-plan idéologique, telle qu'elle est construite selon les intentions de l'auteur. Plus précisément, il s'agit en fait du partage des comportements *autour* des perceptions, encadrant et encourageant son déploiement dans une certaine direction (idéologique notamment). La seconde convoque une autre catégorie de partage, celle renvoyant à la perception elle-même:

Mouchette l'a reconnu tout de suite à l'odeur de son tabac de contrebande, un tabac belge parfumé à la violette et dont il apporte parfois au père une provision sous la forme d'une large brique couleur de feu, si dure qu'il faut la partager à coups de hachoir. (Bernanos 1937: 12)

Il s'agit dans ce cas des composantes cognitives (en l'occurrence la mémoire et les capacités d'identification) constituant à proprement parler les perceptions olfactives. A l'instar

de l'étude de Jean-Yves et Marc Tadié (1999) sur la mémoire, il est en effet envisageable d'interroger l'écriture romanesque à l'aune des connaissances issues de la psychologie cognitive à notre disposition dans ce domaine, avec, comme horizon théorique, la possibilité d'un partage macro-culturel, voire universel —mais il s'agit précisément de le questionner— de ces composantes. Ailleurs, nous avons entrepris un premier travail de ce type en interrogeant spécifiquement le rapport cognitif à l'espace médiatisé par les odeurs (Candau & Wathélet, 2006). Dès lors, la question de l'historicité des récits se dilue partiellement dans l'attention portée aux conditions cognitives nécessaires à la production des ontologies odorantes, quand bien même la connaissance du contexte (sociologique et historique) intervient dans le processus de lecture du matériau. Et ainsi, nous nous donnons les moyens de dégager une «grammaire du sensible» propre à la pensée de chaque sens, rapportée à des collectifs aux échelles très larges et non plus tributaire d'écologies spécifiques, nécessaire à la transmission des patrimoines sensibles en général, et olfactif en particulier. En évacuant de la sorte la composante écologique des perceptions —le monde tel qu'il se donne— nous espérons atteindre, alors, la façon dont les sens, en tant que moyen de faire prise sur le monde, articule l'environnement en plusieurs dimensions spécifiques, qui font que la transmission des perceptions olfactives emprunte des voies différentes de celles convoquées par la vision.

2 Des attracteurs aux condensateurs: penser la matière.

Pour répondre à cette question difficile du legs sensible entre générations, plusieurs pistes ont d'ores et déjà été explorées, bien qu'aucune étude dans le registre des perceptions n'ait entrepris de s'attaquer, méthodiquement, aux questions de transmission d'une part, et à la possibilité de «culture sensorielle familiale» d'autre part. De ces quelques éléments épars, on peut tenter une rapide synthèse en considérant les deux modalités spécifiques de questionnement que nous venons d'identifier, entre symbolique des sens et techniques des perceptions. De notre point de vue, ce que ces approches ont en commun, c'est un même souci d'éviter le piège de la réification des perceptions, qui consisterait dans notre cas à ne pas considérer les actes de perception selon ce qu'ils engagent de subjectivité (l'effet que cela fait de sentir), mais à s'intéresser uniquement ou avant-tout aux odorants, ce que l'on appelle parfois improprement «odeur»³, c'est à dire aux qualités matérielles du monde⁴.

3 Par convention, on définira l'odeur comme un événement subjectif, né de la rencontre entre un ou plusieurs odorants – la substance matérielle de nature moléculaire; et une attention à son endroit, de nature plus ou moins intentionnelle. Ainsi, nous définissons l'odeur comme un effet et non une matière. Parler d'odeur revient ainsi à constituer, par la pensée spécifiquement rapportée à cette modalité perceptive spécifique, une ontologie propre, et dont nous avons tout lieu de penser qu'elle ne s'aligne pas sur les propriétés visuelles de la matière dont nous faisons l'usage dans la pensée populaire et savante, scientifique et métaphysique.

4 Il en va ainsi de la *géographie des odeurs*, dont l'objet est la variabilité spatiale de «complexes odorants» (Dulau & Pitte, 1998) et qui, en dernière analyse, décrit des comportements de production et de sensation des odeurs, plutôt que le déplacement *per se* des molécules odorantes.

Or, nous faisons l'observation que cette façon de problématiser la nature des perceptions évacue un questionnement essentiel dans le cadre de notre étude, à savoir l'ontologie spécifiquement matérielle, extérieure au sujet, des perceptions. Les trois extraits que nous venons de mobiliser afin de présenter notre méthode, choisis car ils s'intègrent dans une logique de transmission familiale, reposent tous en effet sur des compétences *sur* la matière odorante, dont la connaissance des spécificités en regard des autres qualités sensibles constitue une dimension non triviale de l'expertise olfactive. Nous faisons ici l'hypothèse qu'elle en est une dimension essentielle et qu'à ce titre, elle conditionne la transmission familiale des patrimoines (savoirs et savoir-faire) olfactifs.

Notre conception de la «matière odorante» se distingue de la définition de l'odeur comme support matériel des perceptions en ce qu'il s'agit de considérer la dimension cognitive, mais également phénoménale de l'odeur. L'extrait suivant nous permettra de donner corps à notre propos:

Des bouches de chaleur cachées entretenaient dans ces corridors et dans ces cabinets une température d'été. Le mois de juin semblait avoir été pris par quelque magicien et enfermé dans ce labyrinthe. Par moments cela sentait bon. On traversait des bouffées de parfums comme s'il y avait là des fleurs invisibles. On avait chaud. Partout des tapis. On eût pu se promener nu.

(Hugo 1869: 292, souligné par nous)

Dans ces lignes, la moiteur de l'air conjointement à ses qualités odorantes créent, ensemble, la perception d'une substance, imprimant une pression quasi tactile sur le corps du sujet percevant que décrit Victor Hugo. Cette composante tac-

tile n'est manifestement pas dans l'odeur, ineffable: il ne s'agit pas d'une propriété objective des odorants, mais d'une autre expérience tout aussi fondamentale, celle de la modalité d'être en relation avec l'environnement dès lors que le régime olfactif d'être au monde est activé.

Une fois constitué en matière par ce type de ressort de la pensée, le parfum occupe alors l'espace, devient un élément de l'esprit du lieu dont on peut tenter la lecture, mobilisable à d'autres fins, celles notamment de la transmission, intentionnelle ou non. A cet égard, l'odeur (perçue) comme matière convoque un certain nombre de liens au sein des unités constitutives du monde, telles qu'elles prennent forme dans la perception du sujet, s'agissant notamment du déplacement des odeurs dans l'espace⁵.

A ce propos, nous proposons de distinguer quatre propriétés: (a) principe de contagion; (b) principe de condensation; (c) homologie du contenant et du contenu & (d) réduction essentialisante. Ensembles, mais sans prétendre à l'exhaustivité⁶, elles définissent de manière spécifique le module cognitif olfactif, c'est-à-dire l'ensemble des croyances intuitives qui s'activent spontanément dans l'exercice de la pensée des odeurs. A ce titre, elles ordonnent les mécanismes de la transmission des patrimoines olfactifs, selon le mécanisme général de la contagion des idées proposé par Dan Sperber (1996), qui montre comment certaines représentations sont

5 Sur le déplacement dans l'espace des odeurs, on gagnerait à saisir la façon dont la pensée des odeurs emprunte à deux régimes d'expériences mieux maîtrisés à l'échelle de la physique naïve, à savoir la théorie corpusculaire d'une part, et la mécanique des fluides d'autre part.

6 Parmi les différents candidats à l'étude, on trouvera notamment l'identification, par Kant dans son *Anthropologie fondamentale*, de l'impossibilité de ne pas ressentir les effets de la perception des odeurs.

plus partagées que d'autres en raison de leur prégnance cognitive et pragmatique⁷.

2.1 PRINCIPE DE CONTAGION

Il s'agit de l'idée selon laquelle des propriétés réelles ou imaginaires (souvent morales) des corps se transmettent en même temps que leurs odeurs⁸. Elle s'accompagne soit d'une recherche (érotique) soit d'un refus (morbide), comme dans ce cas particulier où la description d'un envahissement du corps par les voies orales accentue les effets de contagion:

Voilà une poutrelle qui cède, et c'drôle de sac qui m'tombe et me pèse dessus. J'étais coincé et une odeur de macchabée qui m'entre dans la gorge... En haut de c'paquet, il y avait une tête et c'étaient les cheveux que j'avais vus qui pendaient. (...) J'ai été une demi-heure à me nettoyer de son toucher et de c'odeur qu'elle me soufflait malgré moi et malgré elle. Ah!

(Barbusse 1915: 250)

7 Nous résumons ici à très grands traits le cadre théorique, très ambitieux, proposé par Dan Sperber. Dans la poursuite de ce rapprochement avec ces travaux, il s'agira de reprendre la question des perceptions rapidement évacuée par l'auteur, en articulant mieux l'intégration des faits de perceptions dans la catégorie des croyances réflexives, d'où elles sont évacuées, d'une manière générale.

8 On observe un processus similaire s'agissant de l'ingestion alimentaire (Fischler, 1990).

2.2 PRINCIPE DE CONDENSATION

Les odeurs occupent l'espace selon des régimes de densité différents, dont rend compte la perception de son intensité. A minima, il faut compter avec le seuil de détection de l'odeur signifiant sa présence. Certains lieux vont ainsi condenser des traits odorants spécifiques. Que l'on pense, par exemple, à l'«odeur du collègue» qu'évoque Daudet (1868: 65), «odeur poussiéreuse des classes» qu'honnit Flaubert (1870: 19) et qui ne manque pas d'indisposer Jules Vallès, lui préférant l'odeur d'écurie (1879b: 247). C'est la condensation des odeurs présentes qui lui donne ses traits particulier. «L'odeur de ces classes, après les trois heures d'étude du matin et de l'après-midi, était littéralement à renverser» (Colette 1900: 7). Ces espaces de vie portent ainsi la marque de leurs occupants:

C'était une chambre de maison garnie, aux meubles communs, où flottait cette odeur odieuse et fade des appartements d'hôtel, odeur émanée des rideaux, des matelas, des murs, des sièges, odeur de toutes les personnes qui avaient couché ou vécu, un jour ou six mois, dans ce logis public, et laissé là un peu de leur senteur, de cette senteur humaine qui, s'ajoutant à celle des devanciers, formait à la longue une puanteur confuse, douce et intolérable, la même dans tous ces lieux.

(Maupassant 1885: 425)

2.3 HOMOLOGIE DU CONTENANT ET DU CONTENU

En appliquant la logique de (a) et de (b), on infère naturellement que le lieu et ses occupants fusionnent dans une sorte

de sympathie sensible entre les lieux et les personnes. L'odeur des lieux révèle la nature de son occupant:

Le docteur, ayant marché sur un corset, le ramassa pour ne plus le rencontrer sous ses pieds. Une odeur de verveine montait du lit défait et de ces linges épars. C'était toute l'intimité d'une femme violemment étalée.

(Zola 1878: 16)

L'odeur des lieux possède ainsi une densité historique essentielle que lui confère la mémoire de ses occupants:

Deux fauteuils étaient restés devant la cheminée comme si on venait de les quitter; et l'odeur même de la pièce, une odeur qu'elle avait toujours gardée, comme les êtres ont la leur, une odeur vague, bien reconnaissable cependant, douce senteur indécise des vieux appartements, pénétrait Jeanne, l'enveloppait de souvenirs, grisait sa mémoire. Elle restait haletante, aspirant cette haleine du passé, et les yeux fixés sur les deux sièges. Et soudain, dans une brusque hallucination qu'enfanta son idée fixe, elle crut voir, elle vit, comme elle les avait vus si souvent, son père et sa mère chauffant leurs pieds au feu.

(Maupassant 1883: 296-7)

2.4 RÉDUCTION ESSENTIALISANTE

Aussi, corollaire logique de ces trois arguments enchâssés, l'odeur signe la classe sociale de son porteur et de ses lieux au détriment des autres qualités du lieu. «Il souffrait encore de ce milieu grossier, dont les paroles et les gestes semblaient avoir

pris de l'odeur» (Zola 1873: 153). Comme nous l'avons souligné plus haut, le projet d'Emile Zola est à ce titre assez clair: il s'agit de rendre compte du peuple par l'odeur du peuple.

La connaissance des odeurs sociales va également dans l'autre sens, elle dit également le rang des fortunés. Il exhala en entrant ce parfum délicat qui, chez les hommes élégants, chez les femmes du grand monde, ne change jamais, et semble s'être incorporé dans la personne dont il est devenu l'émanation naturelle. (Dumas 1848: 7). Car le parfum fait corps avec son porteur, répondant à des logiques de distinctions dans l'hygiène dont le souci de propreté alimente cette logique de la contagion précitée, comme en témoigne Anatole France: «Il avait l'air sauvage et la voix rauque; j'obéis. Tout à coup le pavé me fut arraché des mains et je me sentis enlevé de terre. C'était ma bonne qui m'emportait, indignée. Elle me lava au savon de Marseille et me fit honte de jouer avec un polisson, un rôdeur, un vaurien» (France 1885: 25).

3 **Matières parfumées et transmission**

Partant de ces quatre procédures, on peut définir les parfums comme une forme particulièrement élaborée de matérialisation des odeurs. C'est à ce titre qu'on a pu définir le métier de nez par la belle expression de «sculpteurs d'odeurs»⁹. Nous faisons l'hypothèse que ces matériaux jouent un rôle essentiel, de référence, dans la constitution des cultures olfactives. Dès lors, qui a la maîtrise des technologies du parfum en regard des mécanismes que nous venons de proposer, conditionne le

⁹ Expression que l'on retrouve, par exemple, dans la bouche de Jean-Michel Duriez, à l'occasion d'une émission radiophonique «Signe Particulier», sur *Radio France International*, diffusée le 1^{er} mai 2004.

processus de transmission des patrimoines olfactif. C'est de cette manière que nous devons entendre l'expertise féminine et son rôle essentiel dans la transmission du legs odorant (Schaal, 2004).

En effet, la maîtrise du parfum est une affaire de femme, même si le code de la bonne conduite se décline dans les deux genres:

Ma chère, il a flambé comme un toit de paille. Alors, à table, pendant les repas, je n'ai plus parlé que de propreté, de soins du corps, de douches, de bains. Si bien qu'au bout de quinze jours il se trempait matin et soir dans la rivière, puis se parfumait à empoisonner le château. J'ai même été obligée de lui interdire les parfums, en lui disant, d'un air furieux, que les hommes ne devaient jamais employer que de l'eau de Cologne.

(Maupassant 1887: 155)

L'expertise, s'agissant de «faire parfum» à partir des odeurs courantes du monde, se déploie en particulier au sein du registre de l'identification des lieux odorants, essentiel pour notre propos:

On rencontrait aussi quelquefois des troupeaux de moutons, avec des bergères qui les gardaient, bien plus paysannes, plus noircies au grand air que celles des environs de la ville. Et ces Chaumes mélancoliques, brûlés de so-

leil, étaient pour moi comme le vestibule de la Limoise; ils en avaient déjà le parfum de serpolet et de marjolaine.

(Loti 1890¹⁰: 99)

Dans cet extrait, Loti convoque l'odeur d'une région particulière, à savoir «le lieu»¹¹ des origines. Cette (re)connaissance, il la doit aux femmes de sa famille:

Au moins, si les autres étaient rentrées, j'étais sûr de trouver là tante Berthe, seule, toujours indépendante de caractère, et dédaigneuse des rhumes du soir, des fraîcheurs du serein; après m'avoir embrassé, elle flairait mes habits, en reniflant un peu pour me faire rire, et disait: «Oh! tu sens la Limoise, petit!» Et, en effet, je sentais la Limoise. Quand on revenait de là-bas, on rapportait toujours avec soi une odeur de serpolet, de thym, de mouton, de je ne sais quoi d'aromatique, qui était particulier à ce recoin de la terre.

(Loti 1890: 116)

De la sorte, sur base d'une organisation entre classes sociales, régions, familles et identités singulières, entités essentialisées et identifiées par l'expertise de certain(e)s, une typologie de l'attachement se dessine alors avec pour *origo* le corps socialisé par la mère, point de référence dans la construction des géographies osmologiques. Elle s'y emploie en convoquant cette «topologie de la mise en relation par les

10 On sait que le *Roman d'un enfant*, comme son titre ne l'indique pas, est largement autobiographique.

11 Selon la définition qu'en donne Marc Augé (1992), c'est à dire un espace doté de qualités historiques, relationnels et identitaires.

odeurs» à laquelle renvoient les mécanismes d'imprégnation et de contagion essentialisante, dont nous avons tenté une rapide description plus haut.

4 La parfum comme matière à relier

A l'occasion de ce rapide parcours, fait de coupes obliques au sein de la Littérature française de la fin du XIXe et du début du XXe, nous avons tenté de déplier l'hypothèse selon laquelle le parfum est une matière particulière, notamment ce qu'elle tisse des liens entre le monde et l'acteur percevant. Renvoyant à l'hypothèse de l'existence de modalités spécifiques de la pensée des odeurs, ces liants ne sont pas nécessaires, mais ils ébauchent, plus exactement, des *chemins* entre un passé présentifié, des catégories d'expériences incarnées, le collectif et le singulier. Posée en ces termes, la question de la transmission devient celle de l'héritage, c'est à dire du choix de la filiation à l'intérieur d'une pensée spécifique (Wathelet, à paraître).

A dessein, nous avons évoqué brièvement le cadre théorique de la transmission des idées de Dan Sperber (1996). Parmi les outils conceptuels développés par l'auteur dont nous n'avons pas fait mention ici, le concept d'*attracteur*, en particulier, mériterait une relecture à l'aune des éléments que nous avons dégagé. En effet, il s'agit d'un moyen pour l'auteur d'articuler la possibilité d'une reproduction des cultures à «l'identique ou presque», selon les forces quasi «magnétiques» de pôles cognitifs contraignant la transmission des idées.

Rapportée sous la forme spécifique des odeurs, ces attracteurs dans la transmission des configurations du sensible

posséderait l'intéressante propriété d'être tout à la fois matière et produit de l'esprit percevant. Le parfum, matière que l'on dispose dans les lieux de l'intime autant que dans l'espace public, fragrance contenue et condensée dans ces petites fioles que l'on conserve, se prête tout particulièrement à cette double lecture. Aux œuvres littéraires de nous fournir, alors, un matériau dont le nombre et la qualité autoriserait une approche comparée entre cultures différentes, nécessaire pour atteindre cette grammaire universelle de la pensée olfactive dont nous faisons l'hypothèse, sise entre banal et excès, comme il revient au parfum d'en signaler les plus improbables expressions.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGE, Marc (1992) *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur-modernité*, Paris, Seuil.
- BARBUSSE, Henry (1915) *Le feu. Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion.
- BERNANOS (1937) *Nouvelles histoires de Mouchette*, Paris, Plon.
- CANDAU, Joël & WATHELET, Olivier (2006) «Le nez cardinal», *Sigila*, 18, pp. 49-61.
- COLETTE (1900) *Claudine à l'école*, Paris, Paul Ollendorf.
- COLETTE (1902) *Claudine en ménage*, Paris, Gallimard (1973).
- CORBIN, Alain (1986) *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social 18^e-19^e siècle*, Paris, Flammarion (1982).
- CORBIN, Alain (1990) «Histoire et anthropologie sensorielle», *Anthropologie & Sociétés*, 14, 3, pp. 13-24.
- DAUDET, Alphonse (1868) *Le petit chose*, Paris, Hetzel.
- DULAU, Robert & PITTE, Jean-Robert, dir. (1998) *Géographie des odeurs*, Paris, L'Harmattan.
- DUMAS Alexandre (1847) *Le vicomte de Bragelonne* tome 2, Paris, Flammarion (1997).
- FABRE, Daniel, dir. (1993) *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L./Centre Pompidou.
- FABRE, Daniel, dir. (1997), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Edition de la MSH.
- FISCHLER, Claude (1990) *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob.
- FLAUBERT, Gustave (1870) *L'éducation sentimentale*, Paris, Michel Lévy Frères éditeur.
- FRANCE, Anatole (1885) *Le livre de mon ami*, Paris, Calmant Lévy (1923).
- HALL, Edward T. (1968), «Proxemics», *Current Anthropology*, 9, 2-3, pp. 83-108.
- HALL, Edward T. (1974), *Handbook for Proxemic Research*, Washington, Society for the Anthropology of Visual Communication.
- HOWES, David (1986) «Le sens sans parole: vers une anthropologie de l'odorat», *Anthropologie & Société*, 10, 3, pp. 29-45.
- HUGO, Victor (1869) *L'Homme qui rit*, Paris, Gallimard (2002).
- LOTI, Pierre (1890) *Le roman d'un enfant*, Paris, Calmann-Lévy.
- MAUPASSANT, Guy de (1883) *Une vie*, Paris, Ollendorf.
- MAUPASSANT, Guy de (1885) *Bel-ami*, Paris, Ollendorf.
- MAUPASSANT, Guy de (1887) *Le Horla et autres nouvelles*, Paris, Ollendorf.
- MITTERRAND, Henry (1973) «Fonction narrative et fonction poétique: les personnages de Germinal», *Poétique*, 16, pp. 377-490.

- REY-HULMAN, Diana & BOCCARA, Michel, dir. (1998), *Odeurs du monde, écriture de la nuit*, Paris, L'Harmattan/INALCO.
- SCHAAL, Benoît (2004) «Le 'matrimoine olfactif': transmission odorante entre générations » in BOILOT, Francine; GRASSE, Marie-Christine & HOLLEY, André (dir.) *Olfaction et patrimoine: quelle transmission*, Aix-en-Provence, Edisud, pp. 55-77.
- SPERBER, Dan (1996) *La contagion des idées*. Paris, Odile Jacob.
- SUTTON, David (1998) *Memories Cast in Stone: The Relevance of the Past in Everyday Life*, Oxford, Berg.
- SUTTON, David (2001), *Remembrance of Repasts: An Anthropology of Food and Memory*, Oxford, Berg.
- TADIE, Jean-Yves & Marc (1999) *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard.
- TOFFIN, Gérard (1989) «Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie», *L'Homme*, 28, 111, pp. 34-49.
- VALLES, Jules (1881) *Le bachelier*, Paris, Charpentier.
- WATHELET, Olivier (à paraître) «Des 'odeurs cousines' à partager en famille ou comment transmettre un patrimoine olfactif», Actes du colloque *L'Héritage en question*, Université Catholique de Toulouse, Toulouse.
- WINKIN, Yves, dir. (1981) *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.
- ZOLA, Émile (1873) *Le ventre de Paris*, Paris, Charpentier.
- ZOLA, Émile (1877) *L'assommoir*, Paris, Charpentier.
- ZOLA, Émile (1878) *Une page d'amour*, Paris, Charpentier.